

Guy Debord est mort (1931-1994)

J. - M. Lemelin

Number 63, Spring 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13878ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemelin, J.-. (1995). Guy Debord est mort (1931-1994). *Moebius*, (63), 7–12.

Guy Debord est mort (1931-1994)

J. - M. Lemelin

Debord est mort.

Quoi écrire sur Guy Debord – sinon un titre sans texte, une simple épitaphe – qui ne tombe pas déjà sous le coup de sa critique, de sa *Réfutation de tous les jugements tant élogieux qu'hostiles qui ont été jusqu'ici portés sur le film «La société du spectacle»* [Simar Films, 1975], et qui n'ajoute pas aux *Ordures et décombres déballés à la sortie du film «in girum imus nocte et consuminur igni»* par différentes sources autorisées [Champ Libre, 1982]? On a sans doute davantage écrit sur le personnage que sur ses films ou ses livres, qui ont pourtant été traduits – *La société du spectacle*, en au moins huit langues –, copiés, plagiés, spoliés, mais parfois étudiés. Il avait une si mauvaise réputation [cf. «*Cette mauvaise réputation...*», Gallimard, 1993]; de là, toutes les polémiques et les invectives, les procès et les problèmes d'éditeur (Buchet-Chastel, Champ Libre, Gérard Lebovici, Gallimard). Mauvais coucheur sans doute, joueur, noceur, buveur, il était peut-être même imbuvable... Je ne l'ai jamais rencontré; je ne l'ai jamais vu ailleurs que sur des photographies, dont une de 1984 [cf. *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici*, Gérard Lebovici, 1985]. En 1984 ou 1985, j'avais fait parvenir aux Éditions Champ Libre un exemplaire de mon livre *La signature du spectacle*, qui était «en hommage au situationniste Guy Debord»; un certain Jean-Pierre Voyer, qui a écrit des livres dignes de mention, m'a répondu pour me traiter de dévoyé eu égard au «grand Debord», parce qu'il

était aussi question dans mon livre de Bourdieu, de Baudrillard, de Virilio et d'autres «vendus» – heureusement que je n'avais pas envoyé *Le spectacle de la littérature*, où apparaîtrait en outre le nom de Régis Debray... J'ai avalé la pilule.

Guy Debord n'a pas énormément publié : de l'Internationale lettriste [cf. *Potlatch; 1954-57*, Gérard Lebovici, 1985] et de l'Internationale situationniste [cf. revue du même nom, 1958-69, Champ Libre, 1975] à divers opuscules et au tome premier de son *Panégyrique* [Gérard Lebovici, 1989], en passant par ses *Œuvres cinématographiques complètes 1952-1978* [Champ Libre, 1978] et surtout par *La société du spectacle* [Buchet-Chastel, 1967 ; Champ Libre, 1971], mis en film en 1973 [Simar Films]. Il a au fond toujours écrit et réécrit le même livre ou bien tourné le même film : il avait de la suite dans les idées ; sinon une idée fixe. On le disait intolérant, tranchant, préférant changer d'amis que de théorie. Il se répétait ; il aimait sans doute la répétition, jusqu'à friser l'obsession, la dipsomanie, la mégalomanie ou la paranoïa. Il avait son idée, son concept !

Je me demande si Heidegger aurait pu dire de Debord ce qu'il avait dit pour résumer la vie d'Aristote : «Il est né, il a travaillé et il est mort.» Debord a écrit je ne sais plus où qu'il n'aimait pas travailler, qu'il n'avait jamais travaillé en échange d'un salaire, qu'il n'avait pas occupé d'emploi ; que l'argent était venu d'expédients, du poker, des droits d'auteur et des dédommagements. L'Internationale situationniste, rimbaldienne, voulait changer la vie, réinventer le monde et le langage, imaginer et inventer des situations par le détournement et le retournement, tirer parti et leçon du cadavre de l'art, réorienter le travail. Ainsi, Guy Debord n'a pas été un simple auteur, un écrivain, un artiste ; il a été un penseur : sa pensée était sa vie ; sa vie était sa pensée, car il en est mort. Après «Van Gogh, le suicidé de la société» selon Artaud, nous avons maintenant droit au «suicidé de la société du spectacle»...

Vive Debord!

Le spectacle est le *capital* à un tel degré d'accumulation qu'il devient image.

[*La société du spectacle*, p. 20]

À partir de Hegel, Feuerbach, Marx et Lukacs, sans parler de Clausewitz et de Gracian, Guy Debord nous a livré l'un des plus puissants concepts pour penser la *transcen-*

dance de ce monde, le concept non économique et non sociologique de spectacle; monde qui a cependant son immanence (dont il ne sera pas question ici). *La société du spectacle* est paru cent ans après *Le Capital* et un an avant Mai 68; je l'ai lu une dizaine d'années plus tard et relu depuis. Je ne répéterai pas ce que j'ai écrit ailleurs à ce sujet et je me limiterai à quelques remarques complémentaires ou supplémentaires.

Ladite société postmoderne n'est jamais que la société du spectacle, qui est cependant irréductible à la société (post)moderne. Le capital ne se définit plus surtout comme production, production mesurée en termes de valeur d'usage et de valeur d'échange, mais davantage comme reproduction, c'est-à-dire comme circulation, circulation mesurable en termes de plus-value ou de valeur d'usure. Dans la circulation, les marchandises se dotent d'images, de visages ou de figures, de représentations; le «fétichisme de la marchandise» selon Marx et Lukacs n'est pas simplement l'aliénation de la valeur d'usage par la valeur d'échange, mais est bien plutôt la séparation de l'échange (impliquant le don et la dette, le contrat et la lutte) et du marché, les personnes mêmes se trouvant elles aussi réduites à des biens, comme dans la prostitution. Le capital circule et fait circuler les biens et les personnes, le «libre-échange» des biens contraignant cependant le «libre-échange» des personnes; de là, les frontières, qui sont pourtant abolies par l'accélération de l'histoire caractéristique de la société du spectacle; histoire qui est elle-même l'accélération de la vie par l'homme.

La société du spectacle est irréductible à la communication et à la multiplication des images par la publicité généralisée, du téléviseur à l'ordinateur; elle est le triomphe de la représentation en tant que celle-ci est la condition même du pouvoir comme exercice de la force et de la violence, que celle-ci soit brutale ou «mentale». Il n'y a pas de pouvoir sans représentation, c'est-à-dire sans ritualisation d'idées et sans institutionnalisation d'images de toutes sortes: perceptives, cognitives, sociales, poétiques, politiques, idéologiques, religieuses, etc. La société du spectacle est la religion de la représentation; qui dit religion dit fiducie et liturgie, rituel et cérémonial, cérémonie des images liant et reliant les membres de la communauté; cela s'appelle banalement la communion, qui a lieu n'importe comment et n'importe où: mode, loterie, sport, stades,

centres commerciaux, bureaux, usines, temples, bars, salles de spectacle, milieu dit intellectuel, journalisme, politique, littérature, théâtre, cinéma, télévision, vidéo, etc. Chacun zappe une image pour une autre, un monde pour un autre, dans l'indifférenciation du cinéma et de la télévision ou de la vidéo, de la publicité et de la réalité-fiction, ainsi que dans une course où l'augmentation de la vitesse est inversement proportionnelle à la chance de réussite : c'est une course perdue d'avance, parce que le vainqueur – l'Autre – se trouve déjà au fil d'arrivée !

Le spectacle n'est pas caractéristique de la seule société du spectacle ; en son essence qui est la représentation, il est le lien social même : les images – l'imagerie, l'imaginaire – sont d'autant plus puissantes qu'elles ne sont pas irréelles, illusoire ; mais elles sont source d'illusions et de mirages. Le spectacle est la nécessaire illusion, l'illusion nécessaire à l'institution comme religion, à la société ; ce n'est certes pas une illusion fondamentale (transcendantale), mais c'est certainement une illusion fondatrice (transcendante) : elle *fonde* justement la croyance en la transcendance et elle *fond* la transcendance du monde (ladite réalité : la présence) et le monde de la transcendance (ladite fiction : l'absence). Cependant, comme le lien social n'est pas d'essence sociale, le spectacle, c'est-à-dire la représentation multipliée par la technique, n'est pas d'essence spectaculaire mais d'essence à la fois spéculaire et – il faut bien mesurer et peser ce mot : personne n'y échappe ! – populaire [...].

Lisez et relisez *La société du spectacle* en commençant par la fin.

Mais non, je vois très distinctement qu'il n'y a pas pour moi de repos ; et d'abord parce que personne ne me fait la grâce de penser que je n'ai pas réussi dans les affaires du monde. Mais, fort heureusement, personne ne pourra dire non plus que j'y ai réussi. Il faut donc admettre qu'il n'y avait pas de succès ou d'échec pour Guy Debord, et ses prétentions démesurées.

[*Œuvres cinématographiques complètes*, p. 277]

Le futur suicidé est probablement le dernier à savoir – ou à ne pas savoir – *pourquoi* il se suicide ; ironie du sort ou comble du cynisme, il est pourtant le premier à savoir *comment* et *pour quoi* : pour en finir, pour ne plus souffrir, pour ne plus être. Beaucoup se suicident ; beaucoup d'écri-

vains, d'artistes et de penseurs se sont suicidés. Il ne faut pas se fier aux chiffres, aux statistiques : cela ne dépasse sans doute pas la moyenne, mais on en parle davantage, parce que les auteurs ont un nom propre, sont des noms propres : Socrate, Benjamin, Woolf, Hemingway, Nerval, Montherlant, Crevel, Gauvreau, Metz, etc. Mais qui sait que Gilbert Couture, auteur pour le moins méconnu de *La tôle* [Le Cercle du Livre de France, 1970], s'est suicidé le 2 janvier 1974 en se jetant du haut d'un pylône électrique ou qu'un nommé Pierre Léveillé s'est pendu dans un placard à l'automne 1994 ? Et tous ces suicides déguisés en toxicomanies ou en folies ou déviés en suicides *ratés* ou en actes manqués *réussis*...

Le suicidé est-il la victime de la transcendance, de la transcendance du monde, du spectacle, de la représentation ? Y a-t-il une grammaire – une syntaxe, un code – du suicide ? Il y en a pourtant qui auraient toutes les raisons de se suicider et qui ne se suicident pas, parce qu'ils ne peuvent pas supporter l'idée que le monde continue sans eux ; cette insupportable idée ne pourrait-elle pas elle-même être l'ultime raison d'en finir ? Ne pas être capable de souffrir, d'endurer la mort, de la voir venir et devenir, serait-ce une cause de suicide ? Et le délire ? Il est toujours plus facile et plus confortable de parler de la mort des autres, de ceux qui ont rejoint l'éternité des noms propres et ont aboli le temps, « le temps spectaculaire » des mortels.

Même anéanti par la surestimation de l'objet, dans l'amour, ou par la surestimation d'un autre sujet, dans la haine, qui est-ce ou qu'est-ce que l'on tue quand on se tue ou quand on tue quelqu'un ? Derrière et à travers les personnes, il y a toujours des images (raciales, « cléricales », familiales, paternelles, maternelles, sexuelles) à abattre et il est on ne peut plus cruel que des personnes et des groupes le paient de leur vie ; il arrive ainsi qu'un homicide soit un suicide ou qu'un suicide soit un homicide. Personne n'est à l'abri de ce passage à l'acte qu'est le suicide ou l'homicide... Il revient au *droit* – l'autorité de la loi – de déterminer en quoi un meurtre est un crime, d'établir si c'est un meurtre au premier degré, un assassinat, guidé et motivé par des processus secondaires, dérivés, réfléchis et donc par la représentation, ou si c'est un meurtre au second degré, orienté par des processus primaires, primitifs, et ainsi par l'affect ; mais c'est à la *justice* – la légitimité de la décision, le tribunal de chacun ou la tribune sans tribunal, sans loi de

l'autorité – qu'il advient de juger si un geste ou une action – *un* suicide, *un* avortement, *un* acte d'euthanasie, voire *une* guerre – est un meurtre ou non ou si c'est un meurtre sans être pourtant un crime. Si, malgré l'interdit du meurtre, il faut (se) tuer pour vivre, cela pourrait vouloir dire que la vie n'est jamais que la *survie*, que la vie est *en souffrance* et que la mort – la pulsion de mort en tant que liée à la répétition et à la jouissance – est le fin mot de la vie.

Allons donc savoir.